

# REVUE SPIRITE

JOURNAL

## D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

---

12° ANNÉE.

N° 12.

DÉCEMBRE 1869.

---

### Les Déserteurs.

—  
(Œuvres posthumes.)

Si toutes les grandes idées ont eu leurs apôtres fervents et dévoués, les meilleures mêmes ont eu aussi leurs déserteurs. Le Spiritisme ne pouvait échapper aux conséquences de la faiblesse humaine ; il a eu les siens, et à ce sujet quelques remarques ne seront pas inutiles.

Au commencement, beaucoup se sont mépris sur la nature et le but du Spiritisme, et n'en ont pas entrevu la portée. Il a tout d'abord excité la curiosité ; beaucoup n'ont vu dans les manifestations qu'un sujet de distraction ; ils se sont amusés des Esprits, tant que ceux-ci ont bien voulu les amuser ; c'était un passe-temps, souvent un accessoire de soirée.

Cette manière de présenter la chose au début, était une adroite tactique de la part des Esprits ; sous forme d'amusement, l'idée a pénétré partout et semé des germes sans effaroucher les consciences timorées ; on a joué avec l'enfant, mais l'enfant devait grandir.

Quand, aux Esprits facétieux, ont succédé les Esprits sérieux, moralisateurs ; quand le Spiritisme fut devenu science, philosophie, les gens superficiels ne l'ont plus trouvé amusant ; pour ceux qui prisent avant tout la vie matérielle, c'était un censeur importun et gênant que plus d'un a mis de côté. Il n'y a pas à regretter ces déserteurs, car les gens frivoles sont partout de pauvres auxiliaires. Cependant cette première phase n'a pas été du temps perdu, bien loin de là. A la faveur de ce déguisement, l'idée s'est cent fois plus popularisée que si elle eût revêtu, dès l'origine, une forme sévère ; mais de ces milieux légers et insoucians sont sortis des penseurs sérieux.

Ces phénomènes, mis à la mode par l'attrait de la curiosité, devenus un engouement, ont tenté la cupidité des gens à l'affût de ce qui est nouveau, dans l'espoir d'y trouver une porte ouverte. Les manifestations semblaient une matière merveilleusement exploitable, et plus d'un songea à s'en faire un auxiliaire de son industrie ; d'autres y virent une variante de l'art de la divination, un moyen peut-être plus sûr que la cartomancie, la chiromancie, le marc de café, etc., etc., pour connaître l'avenir et découvrir les choses cachées, car, selon l'opinion d'alors, les Esprits devaient tout savoir.

Dès que ces gens-là virent que la spéculation glissait dans leurs mains et tournait à la mystification, que les Esprits ne venaient pas les aider à faire fortune, leur donner de bons numéros à la loterie, leur dire la bonne aventure vraie, leur faire découvrir des trésors ou recueillir des héritages, leur donner quelque bonne invention fructueuse et brevetable, suppléer à leur ignorance et les dispenser du travail intellectuel et matériel, les Esprits n'étaient bons à rien, et leurs manifestations n'étaient que des illusions. Autant ils avaient prôné le Spiritisme tant qu'ils ont eu l'espoir d'en tirer un profit quelconque, autant ils le dénigrèrent quand vint le désappointement. Plus d'un critique qui le bafoue, le porterait aux nues s'il lui avait fait découvrir un oncle d'Amérique ou gagner à la Bourse. C'est la plus nombreuse catégorie des déserteurs, mais on conçoit qu'on ne peut consciencieusement les qualifier de spirites.

Cette phase a également eu son utilité ; en montrant ce que l'on ne devait pas attendre du concours des Esprits, elle a fait connaître le but sérieux du Spiritisme ; elle a épuré la doctrine. Les Esprits savent que les leçons de l'expérience sont les plus profitables ; si, dès le principe, ils avaient dit : Ne demandez pas telle ou telle chose parce que vous ne réussirez pas, on ne les aurait peut-être pas crus ; c'est pourquoi ils ont laissé faire, afin que la vérité sortît de l'observation. Ces déceptions ont découragé les exploiters et contribué à en diminuer le nombre ; ce sont des parasites qu'elles ont enlevés au Spiritisme, et non des adeptes sincères.

Certaines gens, plus perspicaces que d'autres, ont entrevu l'homme dans l'enfant qui venait de naître, et en ont eu peur, comme Hérode eut peur de l'enfant Jésus. N'osant attaquer le Spiritisme de front, ils ont eu des agents qui l'ont embrassé pour l'étouffer ; qui en prennent le masque afin de s'introduire partout, souffler adroitement la désaffection dans les centres, y répandre par-dessous

main le venin de la calomnie, y jeter des brandons de discorde, pousser aux actes compromettants, tenter de faire dévoyer la doctrine pour la rendre ridicule ou odieuse, et simuler ensuite des défections. D'autres sont encore plus habiles : tout en prêchant l'union, ils sèment la division ; ils jettent adroitement sur le tapis des questions irritantes et blessantes ; ils excitent une jalousie de prépondérance entre les différents centres ; ils seraient enchantés de les voir se jeter la pierre et élever drapeau contre drapeau à propos de quelques divergences d'opinions sur certaines questions de forme ou de fond, le plus souvent provoquées. Toutes les doctrines ont eu leurs Judas ; le Spiritisme ne pouvait manquer d'avoir les siens, et ils ne lui ont pas fait défaut.

Ce sont là des spirites de contrebande, mais qui ont eu aussi leur utilité ; ils ont appris au vrai spirite à être prudent, circonspect, et à ne pas se fier aux apparences.

En principe, il faut se méfier des ardeurs trop fiévreuses qui sont presque toujours des feux de paille ou des simulacres, des enthousiasmes de circonstance qui suppléent aux actes par l'abondance des paroles. La véritable conviction est calme, réfléchie, motivée ; elle se révèle, comme le vrai courage, par les faits, c'est-à-dire par la fermeté, la persévérance, et surtout l'abnégation. Le désintéressement moral et matériel est la véritable pierre de touche de la sincérité.

La sincérité a un cachet *sui generis* ; elle se reflète par des nuances souvent plus faciles à comprendre qu'à définir ; on la sent par cet effet de la transmission de la pensée dont le Spiritisme vient nous révéler la loi, et que la fausseté ne parvient jamais à simuler complètement, attendu qu'elle ne peut changer la nature des courants fluidiques qu'elle projette. Elle croit à tort donner le change par une basse et servile flatterie qui ne peut séduire que les âmes orgueilleuses, mais c'est par cette flatterie même quelle se trahit auprès des âmes élevées.

Jamais la glace n'a pu imiter la chaleur.

Si nous passons à la catégorie des spirites proprement dits, là encore nous, nous trouvons aux prises avec certaines faiblesses humaines, dont la doctrine ne triomphe pas toujours immédiatement. Les plus difficiles à vaincre sont l'égoïsme et l'orgueil, ces deux passions originelles de l'homme. Parmi les adeptes convaincus, il n'y a pas de désertions dans l'acceptation du mot, car celui qui déserterait par un motif d'intérêt ou tout autre, n'aurait jamais

été sincèrement spirite ; mais il peut y avoir des défaillances. Le courage et la persévérance peuvent fléchir devant une déception, une ambition déçue, une prééminence non obtenue, un amour-propre froissé, une épreuve difficile. On recule devant le sacrifice du bien-être, la crainte de compromettre ses intérêts matériels, la peur du qu'en dira-t-on ; on est désarçonné par une mystification ; on ne renonce pas, mais on se refroidit ; on vit pour soi et non pour les autres ; on veut bien bénéficier de la croyance, mais à la condition qu'il n'en coûtera rien. Certes, ceux qui agissent ainsi peuvent être croyants, mais à coup sûr ce sont des croyants égoïstes, en qui la foi n'a pas mis le feu sacré du dévouement et de l'abnégation ; leur âme a peine à se détacher de la matière. Ils font nombre nominalement, mais on ne peut compter sur eux.

Tous autres sont les spirites qui méritent véritablement ce nom ; ils acceptent pour eux-mêmes toutes les conséquences de la doctrine, et on les reconnaît aux efforts qu'ils font pour s'améliorer. Sans négliger plus que de raison les intérêts matériels, c'est pour eux l'accessoire et non le principal ; la vie terrestre n'est qu'une traversée plus ou moins pénible ; de son emploi utile ou inutile dépend l'avenir ; ses joies sont mesquines auprès du but splendide qu'ils entrevoient au-delà ; ils ne se rebutent point des obstacles qu'ils rencontrent sur la route ; les vicissitudes, les déceptions sont des épreuves devant lesquelles ils ne se découragent point, parce que le repos est le prix du travail ; c'est pourquoi on ne voit parmi eux, ni désertions ni défaillances.

Aussi les bons Esprits protègent-ils visiblement ceux qui luttent avec courage et persévérance, dont le dévouement est sincère et sans arrière-pensée ; ils les aident à triompher des obstacles et allègent les épreuves qu'ils ne peuvent leur éviter, tandis qu'ils abandonnent non moins visiblement ceux qui les abandonnent et sacrifient la cause de la vérité à leur ambition personnelle.

Devons-nous ranger parmi les déserteurs du Spiritisme ceux qui se retirent parce que notre manière de voir ne les satisfait pas ; ceux qui, trouvant notre méthode trop lente ou trop rapide, prétendent atteindre plus tôt et dans de meilleures conditions, le but que nous nous proposons ? Non certes, si la sincérité et le désir de propager la vérité sont leurs seuls guides. - Oui, si leurs efforts tendent uniquement à se mettre en vue et à capter l'attention publique pour satisfaire leur amour-propre et leur intérêt personnel !...

Vous avez une manière de voir qui n'est pas la nôtre ; vous ne

sympathisez pas avec les principes que nous admettons ! Rien ne prouve que vous soyez dans le vrai plus que nous. On peut différer d'opinion en matière de science ; cherchez de votre côté, comme nous cherchons du nôtre ; l'avenir fera bien voir qui de nous a tort ou raison. Nous ne prétendons pas être seuls dans les conditions sans lesquelles on ne peut faire d'études sérieuses et utiles ; ce que nous avons fait, d'autres peuvent assurément le faire. Que les hommes intelligents se réunissent avec nous ou en dehors de nous, qu'importe !... Que les centres d'études se multiplient, tant mieux, car ce sera un signe de progrès incontestable, auquel nous applaudirons de toutes nos forces.

Quant aux rivalités, aux tentatives pour nous supplanter, nous avons un moyen infailible de ne pas les craindre. Travaillons à comprendre, à agrandir notre intelligence et notre cœur ; luttons avec les autres ; mais luttons de charité et d'abnégation. Que l'amour du prochain inscrit sur notre drapeau, soit notre devise ; la recherche de la vérité, de quelque part qu'elle vienne, notre unique but ! Avec de tels sentiments, nous braverons la raillerie de nos adversaires et les tentatives de nos compétiteurs. Si nous nous trompons, nous n'aurons pas le sot amour-propre de nous entêter dans des idées fausses ; mais il est des principes sur lesquels on est certain de ne jamais se tromper : c'est l'amour du bien, l'abnégation, l'abjuration de tout sentiment d'envie et de jalousie. Ces principes sont les nôtres ; nous voyons en eux, le lien qui doit unir tous les hommes de bien, quelle que soit la divergence de leur opinion ; l'égoïsme et la mauvaise foi mettent seules entre eux des barrières infranchissables.

Mais quelle sera la conséquence de cet état de choses ? Sans contredit, les menées des faux frères pourront apporter momentanément quelques perturbations partielles. C'est pourquoi il faut faire tous ses efforts pour les déjouer autant que possible ; mais elles n'auront nécessairement qu'un temps et ne sauraient être préjudiciables pour l'avenir : d'abord parce qu'elles sont une manœuvre d'opposition qui tombera par la force des choses ; en outre, quoi qu'on dise et qu'on fasse, on ne saurait ôter à la doctrine son caractère distinctif, sa philosophie rationnelle est logique, sa morale consolante et régénératrice. Aujourd'hui, les bases du Spiritisme sont posées d'une manière inébranlable ; les livres écrits sans équivoque et mis à la portée de toutes les intelligences, seront toujours l'expression claire et exacte de l'enseignement des Esprits, et le transmettront intact à ceux qui viendront après nous.

Il ne faut pas perdre de vue que nous sommes dans un moment de transition, et que nulle transition ne s'opère sans conflit. Il ne faut donc pas s'étonner de voir s'agiter certaines passions : les ambitions compromises, les intérêts froissés, les prétentions déçues ; mais peu à peu tout cela s'éteint, la fièvre se calme, les hommes passent et les idées nouvelles restent. Spiritistes, si vous voulez être invincibles, soyez bienveillants et charitables ; le bien est une cuirasse contre laquelle viendront toujours se briser les manœuvres de la malveillance !...

Soyons donc sans crainte : l'avenir est à nous ; laissons nos adversaires se débattre sous l'étreinte de la vérité qui les offusque ; toute opposition est impuissante contre l'évidence, qui triomphe inévitablement par la force même des choses. La vulgarisation universelle du Spiritisme est une question de temps, et dans ce siècle-ci, le temps marche à pas de géant sous l'impulsion du progrès.

ALLAN KARDEC.

*Remarque.* - Nous publions comme complément de cet article, une instruction donnée sur le même sujet par M. Allan Kardec, depuis son entrée dans le monde des Esprits. Il nous a paru intéressant pour nos lecteurs, de joindre aux pages éloquentes et viriles qui précèdent, l'opinion actuelle de l'organisateur par excellence de notre philosophie.

(Paris, novembre 1869.)

Lorsque j'étais corporellement parmi vous, je disais souvent qu'il y aurait à faire une histoire du Spiritisme, qui ne manquerait pas d'intérêt ; c'est encore mon avis aujourd'hui, et les éléments que j'avais rassemblés dans ce but, pourront servir un jour à réaliser ma pensée. C'est qu'en effet, j'étais placé mieux que tout autre pour apprécier le curieux spectacle provoqué par la découverte et la vulgarisation d'une grande vérité. Je pressentais jadis, je sais aujourd'hui quel ordre merveilleux, quelle harmonie inconcevable président à la concentration de tous les documents destinés à enfanter l'œuvre nouvelle. La bienveillance, la bonne volonté, le dévouement absolu des uns ; la mauvaise foi, l'hypocrisie, les manœuvres malveillantes des autres, tout concourt à assurer la stabilité de l'édifice qui s'élève. Entre les mains des puissances supérieures qui président à tous les progrès, les résistances inconscientes ou simulées, les attaques ayant pour objet de semer le discrédit et le ridicule, deviennent des instruments d'élaboration.

Que n'a-t-on pas fait ! quels mobiles n'a-t-on pas mis en mouvement pour étouffer l'enfant au berceau !

Le charlatanisme et la superstition ont voulu tour à tour s'emparer de nos principes pour les exploiter à leur profit ; toutes les foudres de la presse ont tonné contre nous ; on a tourné en dérision les choses les plus respectables ; on a attribué à l'Esprit du mal les enseignements des Esprits les plus dignes de l'admiration et de la vénération universelles ; et cependant tous ces efforts accumulés, cette coalition de tous tes intérêts froissés, n'ont réussi qu'à proclamer l'impuissance de nos adversaires.

C'est au milieu de cette lutte incessante contre les préjugés établis, contre les erreurs accréditées, qu'on apprend à connaître les hommes. Je savais, en me consacrant à mon œuvre de prédilection, que je m'exposais à la haine des uns, à l'envie et à la jalousie des autres. La route était semée de difficultés sans cesse renaissantes. Ne pouvant rien contre la doctrine, on s'attaquait à l'homme ; mais, de ce côté, j'étais fort, car j'avais fait abnégation de ma personnalité. Que m'importaient les tentatives de la calomnie ; ma conscience et la grandeur du but me faisaient volontiers oublier les ronces et les épines du chemin. Les témoignages de sympathie et d'estime que j'ai reçus de ceux qui ont su m'apprécier, ont été la plus douce récompense que je n'aie jamais ambitionnée ; mais hélas ! que de fois j'eusse succombé sous le poids de ma tâche, si l'affection et la reconnaissance du grand nombre ne m'eussent fait oublier l'ingratitude et l'injustice de quelques-uns : car si les attaques dirigées contre moi m'ont toujours trouvé insensible, je dois dire que j'ai été péniblement affecté toutes les fois que j'ai rencontré de faux amis parmi ceux en qui j'espérais le plus.

S'il est juste de jeter le blâme sur ceux qui ont tenté d'exploiter le Spiritisme ou de le dénaturer dans leurs écrits sans en avoir fait une étude préalable, combien sont coupables ceux qui, après s'en être assimilé tous les principes, non contents de se retirer à l'écart, ont tourné leurs efforts contre lui ! C'est surtout sur les déserteurs de cette catégorie qu'il faut appeler la miséricorde divine ; car ils ont volontairement éteint le flambeau qui les éclairait, et à l'aide duquel ils pouvaient éclairer les autres. Ils ne tardent pas à perdre la protection des bons Esprits, et, nous en avons fait la triste expérience, on les voit bientôt tomber de chute en chute dans les situations les plus critiques !

Depuis mon retour dans le monde des Esprits, j'ai revu un certain

nombre de ces malheureux ! Ils se repentent maintenant ; ils regrettent leur inaction et leur mauvais vouloir, mais ils ne peuvent réparer le temps perdu !... Ils reviendront bientôt sur la terre, avec la ferme résolution de concourir activement au progrès, et seront encore en lutte avec leurs anciennes tendances jusqu'à ce qu'ils en aient définitivement triomphé.

On pourrait croire que les spirites d'aujourd'hui, éclairés par ces exemples, éviteront de tomber dans les mêmes erreurs. Il n'en est rien. Longtemps encore, il y aura des faux frères et des amis maladroits ; mais pas plus que leurs aînés, ils ne réussiront à faire sortir le Spiritisme de sa voie. S'ils causent quelques perturbations momentanées et purement locales, la doctrine ne périlitera pas pour cela ; bientôt, au contraire, les spirites dévoyés reconnaîtront leur erreur ; ils viendront concourir avec une nouvelle ardeur à l'œuvre un instant méconnue, et agissant de concert avec les Esprits supérieurs qui dirigent les transformations humanitaires, ils s'avanceront à pas rapides vers les temps heureux promis à l'humanité régénérée.

ALLAN KARDEC.

---

## La vie éternelle.

### I

### LA TERRE

### DANS L'INFINI ET DANS L'ÉTERNITÉ.

---

Toutes les religions qui se sont succédé dans l'histoire de l'humanité, depuis la théogonie des Aryens, qui paraît dater de quinze mille ans et nous offre le type le plus ancien, jusqu'au babisme de l'Asie, qui ne date que de ce siècle et compte cependant déjà bien des sectaires ; depuis les théologies les plus vastes et les mieux affirmées, qui, comme le bouddhisme en Asie, le christianisme en Europe et l'islamisme en Afrique, ont dominé sur d'immenses contrées et sur de longs siècles, jusqu'aux systèmes isolés et mort-nés qui, comme l'église française de l'abbé Chatel, ou la religion fusionnienne de Toureil, ou le temple positiviste d'Auguste Comte, n'ont vécu que l'espace d'un matin ; - toutes les religions, dis-je, ont eu pour but et pour fin *la connaissance de la vie éternelle*.

Aucune cependant n'a pu nous dire jusqu'à présent, ce que c'est que la vie éternelle ; aucune même n'a pu nous apprendre ce que c'est que la vie actuelle, en quoi elle diffère ou en quoi elle se rattache à la vie éternelle ; ce que c'est que la Terre où nous vivons ; ce que c'est que le ciel vers lequel tous les regards anxieux s'élèvent pour lui demander le secret du grand problème.

L'impuissance de toutes les religions anciennes et modernes, à nous expliquer le système du monde moral, a été cause que la philosophie, découragée par leur silence ou leurs fictions, est arrivée à former dans son sein, une école de sceptiques qui, non-seulement doutèrent de l'existence du monde moral, mais poussèrent l'exagération jusqu'à nier la présence de Dieu dans la nature et l'immortalité des âmes intellectuelles.



Notre philosophie spiritualiste des sciences, fondée sur la synthèse des sciences positives, et spécialement sur les conséquences métaphysiques de l'astronomie moderne, est plus solide que nulle des religions anciennes, plus belle que tous les systèmes philosophiques, plus féconde que nulle des doctrines, des croyances, ou des opinions émises jusqu'à ce jour par l'esprit humain. Née dans le silence de l'étude, notre doctrine grandit dans l'ombre et va se perfectionnant sans cesse par une interprétation de plus en plus développée de la connaissance de l'univers ; elle survivra aux systèmes théologiques et psychologiques du passé, parce que c'est la nature même que nous observons, sans préjugés, sans spéculation et sans crainte.

Lorsqu'au milieu d'une nuit profonde et silencieuse, notre âme solitaire s'élève vers ces mondes lointains qui brillent au-dessus de nos têtes, nous cherchons instinctivement à interpréter les rayons qui nous viennent des étoiles, car nous sentons que ces rayons sont comme autant de liens fluidiques, rattachant les astres entre eux dans le réseau d'une immense solidarité. Maintenant que les étoiles ne sont plus pour nous des clous d'or fixés à la voûte des cieux ; maintenant que nous savons que ces étoiles sont autant de soleils analogues au nôtre, centres de systèmes planétaires variés, et disséminés à de terrifiantes distances à travers l'infini des espaces ; maintenant que la nuit n'est plus pour nous un fait étendu à l'univers entier, mais simplement une ombre passagère située derrière le globe terrestre relativement au soleil, ombre qui s'étend à une certaine distance mais non pas jusqu'aux étoiles, et que nous traversons chaque jour pendant quelques heures par suite de la rotation diurne du globe ; - nous appliquons ces connaissances physiques à l'explication philosophique de notre situation dans l'univers, et nous constatons que nous habitons la surface d'une planète qui, loin d'être le centre et la base de la création, n'est qu'une île flottante du grand archipel, emportée, en même temps que des myriades d'autres analogues, par les forces directrices de l'univers, et qui n'a été marquée par le Créateur, d'aucun privilège spécial.

Nous sentir emportés dans l'espace est une condition utile à la compréhension exacte de notre place relative dans le monde ; mais physiquement nous n'avons ni ne pouvons avoir cette sensation, puisque nous sommes fixés à la Terre par son attraction et participons intégralement à tous ses mouvements. L'atmosphère, les nuages, tous les objets mobiles ou immobiles appartenant à la Terre, sont entraînés par elle, attachés à elle, et par conséquent relativement immobiles. Quelle que soit la hauteur à laquelle on s'élève dans l'atmosphère, on ne parviendrait jamais à se placer en dehors de l'attraction terrestre et à s'isoler de son mouvement pour le constater ; la lune elle-même, à 96,000 lieues d'ici, est entraînée dans l'espace par la translation de la Terre. Nous ne pouvons donc sentir le mouvement de notre planète que par la pensée. Nous serait-il possible de parvenir à cette sensation curieuse ? Essayons.

Songeons d'abord que le globe sur lequel nous sommes, vogue dans le vide en raison de 660,000 lieues par jour, ou 27,500 lieues à l'heure ! 30,550 mètres par seconde : c'est une vitesse plus de cinquante fois plus rapide que celle d'un boulet de canon (celle-ci étant de 550 mètres). Nous pouvons, non pas sans doute nous figurer exactement cette rapidité inouïe, mais nous en former une idée en nous représentant une ligne de 458 lieues de long, et en songeant que le globe terrestre la parcourt en une minute. Perpétuellement, sans arrêt, sans trêve, la terre *vole* ainsi. En nous supposant placés dans l'espace et l'attendant près de son chemin, pour la voir passer devant nous comme un train express, nous la verrions arriver de loin sous la forme d'une étoile brillante. Lorsqu'elle ne serait plus qu'à 6 ou 700,000 lieues de nous, c'est-à-dire vingt-quatre heures avant qu'elle nous arrive, elle paraîtrait plus grosse que nulle étoile connue, moins grosse que la Lune ne nous paraît : comme un gros bolide semblable à ceux qui traversent parfois le ciel. Quatre heures avant son arrivée, elle paraît près de quatorze fois plus volumineuse que la lune, et continuant de s'enfler démesurément, occupe bientôt un quart du ciel. Déjà nous distinguons à sa surface les continents et les mers, les pôles chargés de neige, les bandes de nuages des tropiques, l'Europe aux rivages déchiquetés... et peut-être distinguons-nous une petite place verdâtre qui n'est que la millième partie de la surface entière du globe, et qu'on appelle la France... Déjà nous avons remarqué son mouvement de rotation sur son axe... mais se gonflant, se gonflant toujours, le globe soudain se déploie comme une ombre gigantesque sur le ciel entier, met six minutes et demie à passer,

ce qui peut-être nous permet d'entendre les cris des bêtes fauves des forêts équatoriales et le canon des peuples humains, puis s'éloignant avec majesté dans les profondeurs de l'espace, s'enfonce, en se rapetissant dans l'immensité béante, sans laisser d'autre trace de son passage qu'un étonnement mêlé de terreur dans notre regard foudroyé.

C'est sur ce colossal boulet céleste de 3,000 lieues de diamètre et d'un poids de 5,875 millions de millions de milliards de kilog., que nous sommes disséminés, petits êtres imperceptibles, emportés avec une énergie indescriptible par ses divers mouvements de translation, de rotation, de balancements, et par ses inclinaisons alternatives, à peu près comme les grains de poussière adhérents à un boulet de canon lancé dans l'espace. Connaître cette marche de la Terre et la sentir, c'est posséder l'une des premières et des plus importantes conditions du savoir cosmographique.

Ainsi vole la Terre dans le ciel. La description de ce mouvement peut paraître purement du domaine de l'astronomie. Nous constaterons tout à l'heure que la philosophie religieuse est hautement intéressée à ces faits, et que la connaissance de l'univers physique donne en réalité les bases de la religion de l'avenir. Continuons l'examen scientifique de notre planète.

Les théologies, pas plus que nul édifice, ne peuvent être bâties sur le vide. Elles ont pris pour charpente, l'ancien système du monde qui supposait la Terre immobile au centre. L'astronomie moderne en démontrant la vanité de l'illusion antique, démontre la vanité des théologies fondées sur elle.

Cette planète est peuplée par un nombre considérable d'espèces vivantes, que l'on a classées en deux grandes divisions naturelles : le règne végétal et le règne animal. Chacun de ces êtres diffère des choses purement matérielles, des objets inanimés, en ce qu'il est formé d'une unité animique qui régit son organisme. Que l'on considère une plante, un animal ou un homme, on constate que ce qui constitue la vie est un principe spécial, doué de la faculté d'agir sur la matière, de former un être déterminé, un rosier, par exemple, un chêne, un lézard, un chien, un homme ; de fabriquer des organes, comme une feuille, un pistil, une étamine, une aile, un œil, - principe spécial dont le caractère distinctif est d'être personnel.

Pour nous en tenir à la race humaine, qui depuis plus de cent siècles a établi sur cette planète le règne de l'intelligence, nous remarquons qu'elle est actuellement composée de 1,200 millions d'individus vivant en moyenne 34 ans. En Europe la durée de la vie moyenne, qui a augmenté de 9 pour 100 depuis un siècle avec le progrès du bien-être, est aujourd'hui de 38 ans. Mais il y a encore sur la terre des races arriérées, moins éloignées de la barbarie primitive, misérables et faibles, dont la vie moyenne ne dépasse pas 28 ans. En chiffre rond, il meurt par an 32 millions d'individus humains, 80,000 par jour ou à peu près 1 par seconde. Il en naît 33 millions par an, ou un peu plus d'un par seconde. Chaque battement de nos cœurs, - vivants pendules à seconde, - marque à peu près la naissance et la mort d'un être sur la terre.

Tout en courant dans l'espace avec la rapidité que nous lui avons reconnue plus haut, la Terre voit donc sa population humaine se renouveler constamment avec une rapidité qui ne laisse pas non plus d'être fort étonnante. Seconde par seconde une âme s'incarne dans le monde corporel et une autre âme s'en échappe. Un sixième des enfants meurent dans la première année, un quart est mort avant l'âge de 4 ans, un tiers à l'âge de 14 ans, la moitié à l'âge de 42 ans. Quelle loi préside aux naissances ? quelle loi préside aux morts ? C'est un problème que la science, et la science seule, résoudra un jour.

Il est important, pour tout homme qui cherche la vérité, de voir les choses face à face, telles qu'elles sont, et d'acquérir ainsi des notions exactes sur l'arrangement de l'univers. Constatons d'abord les faits, purement et simplement, puis servons-nous de la réalité comme pour essayer de pénétrer les lois inconnues dont les faits physiques sont la réalisation.

Eh bien ! d'une part nous constatons que la Terre est un astre du ciel, au même titre que Jupiter ou Sirius, et quelle circule dans l'espace éternel par des mouvements qui nous donnent une mesure du temps : les années et les jours, - mesure du temps que ces mouvements créent eux-mêmes et qui n'existe pas dans l'espace éternel. D'autre part nous observons que les êtres vivants, en particulier les hommes,

sont formés d'une âme organisatrice, qui est de principe immatériel, indépendante des conditions d'espace et de temps et des propriétés physiques qui caractérisent la matière, et que les existences humaines ne sont pas le but de la création, mais donnent plutôt l'idée de passages, de moyens. La vie sur la Terre n'est pas son but à elle-même. C'est ce qui ressort incontestablement de l'arrangement même de la vie et de la mort ici-bas.

D'ailleurs, la vie terrestre n'est ni un commencement ni une fin. Elle s'accomplit dans l'univers, en même temps qu'un grand nombre d'autres modes d'existence, après beaucoup d'autres qui ont eu lieu dans les mondes passés, et avant beaucoup d'autres qui s'effectueront dans les mondes à venir. La vie *terrestre* n'est pas opposée à une autre vie *céleste*, comme l'ont supposé des théologiens qui ne s'appuyaient pas sur la nature. La vie qui fleurit à la surface de notre planète est une vie céleste, aussi bien que celle qui rayonne sur Mercure ou sur Vénus. Nous sommes actuellement dans le ciel, aussi exactement que si nous habitons l'étoile polaire ou la nébuleuse d'Orion.

Ainsi la Terre, suspendue dans l'espace sur le fil de l'attraction solidaire des mondes, emporte dans l'étendue, les générations humaines qui éclosent, brillent quelques années et s'éteignent à sa surface. Tout est en mouvement, et la circulation des êtres à travers le temps n'est pas moins certaine ni moins rapide que leur circulation à travers l'espace. Cet aspect de l'univers nous surprend, sans contredit, et nous paraît assurément difficile à bien définir. L'aspect apparent dont on s'est contenté pendant tant de siècles était beaucoup plus simple : la Terre, immobile, était la base du monde physique et spirituel. La race d'Adam était la seule race humaine de l'univers ; elle était placée ici pour y vivre lentement, y prier, y pleurer, jusqu'au jour où, la fin du monde étant décrétée, Dieu corporel, assisté des saints et des anges, descendrait de l'empyrée pour juger la Terre et aussitôt après transformer l'univers en deux grandes sections : le ciel et l'enfer. Ce système, plus théologique qu'astrologique était, je le répète, fort simple, et assis sur les traditions vénérées d'un enseignement quinze fois séculaire. Lors donc qu'en ce dix-neuvième siècle, je viens dire : « En vérité, nos anciennes croyances sont fondées sur des apparences mensongères, et nous devons maintenant ne reconnaître d'autre philosophie religieuse que celle qui dérive de la science, » on peut, évidemment, ne pas être prêt à accepter immédiatement l'immense transformation qui résulte de nos études modernes, et vouloir examiner sévèrement notre doctrine avant de s'en reconnaître disciple. Mais c'est précisément là ce que nous désirons tous ; la liberté de conscience doit précéder tout jugement dans les âmes, et toutes les opinions doivent être librement et successivement ordonnées suivant les indications de l'esprit et du cœur.

La terre est un astre habité, planant dans le ciel en compagnie des myriades d'autres astres, habités comme elle. Notre vie terrestre actuelle fait partie de la vie universelle et éternelle, et il en est de même de la vie actuelle des habitants des autres mondes. L'espace est peuplé de colonies humaines vivant en même temps, sur des globes éloignés les uns des autres, et reliées entre elles par des lois dont nous ne connaissons sans doute encore que les plus apparentes.

L'esquisse générale de notre foi<sup>33</sup> dans la vie éternelle se compose, donc des points suivants :

1° La Terre est un astre du ciel ;

2° Les autres astres sont habités comme elle ;

3° La vie de l'humanité terrestre est un département de la vie universelle ;

4° L'existence actuelle de chacun de nous *est une phase de sa vie éternelle*, - éternelle dans le passé comme dans l'avenir.

Cette simple esquisse générale de notre conception de la vie éternelle, quoique appuyée sur l'observation et le raisonnement, et indestructible dans ces quatre principes élémentaires, est encore loin cependant de ne permettre aucune objection ; un certain nombre de difficultés, au contraire, peuvent lui être opposées, et l'ont été

---

<sup>33</sup> En me servant du mot *foi*, je ne veux pas lui conserver ici le sens théologique sous lequel il est encore employé aujourd'hui. Je parle ici de la foi scientifique, raisonnée, qui n'est que la conséquence légitime de l'étude philosophique de l'univers.

déjà soit par les partisans des théologies anciennes, soit par les philosophes anti-spiritualistes. Voici les principales difficultés :

Quelles preuves peut-on obtenir que notre existence actuelle soit une phase d'une prétendue vie éternelle ? Si l'âme survit au corps, comment peut-elle exister sans matière et privée des sens qui la mettaient en relation avec la nature ? - Si elle préexiste, de quelle façon s'est-elle incarnée dans notre corps, et en quel moment ? Qu'est-ce que c'est que l'âme ? en quoi cet être consiste-t-il ? occupe-t-il un lieu ? comment agit-il sur la matière ? - Si nous avons déjà vécu, pourquoi n'avons-nous généralement aucun souvenir ? - Comment la personnalité d'un être peut-elle exister sans la mémoire ? Nos souvenirs sont-ils dans notre cerveau ou dans notre âme ? - Si nous nous réincarnerons successivement de monde en monde, quand cette transmigration finira-t-elle, et à quoi sert-elle ? etc., etc.

Au lieu d'éloigner les objections ou de paraître les dédaigner, notre devoir, à nous qui cherchons la vérité et qui ne croyons l'obtenir que par le travail, est de les provoquer, au contraire, et de nous contraindre par là à ne pas nous payer d'illusions et à ne pas nous imaginer que nos croyances sont déjà fondées et inattaquables. La science marche lentement et progressivement, et c'est en sondant la profondeur des problèmes et en attaquant les questions en face que nous appliquerons à ces études philosophiques, la sévérité et la rigueur nécessaires pour assurer à nos arguments la solidité qui leur convient. La révélation moderne ne descend pas de la bouche d'un Dieu incarné, mais des efforts de l'intelligence humaine vers la connaissance de la vérité.

Nous chercherons dans une prochaine étude à savoir quelle est la nature de l'âme, en appliquant à cet examen, non pas les syllogismes de la logomachie scolastique par lesquels on a péroré pendant quinze siècles sans aboutir à rien de sérieux, mais les procédés de la méthode scientifique expérimentale à laquelle notre siècle doit toute sa grandeur. Aujourd'hui, nous avons établi un premier aspect fort important du problème naturel (et non pas surnaturel) de la vie éternelle : c'est de savoir que notre vie actuelle s'accomplit dans le ciel, qu'elle fait partie de la série des existences célestes qui constituent la vie universelle, et que *nous sommes actuellement dans le ciel de Dieu*, et en présence de l'Esprit éternel, aussi complètement que si nous habitions un autre astre quelconque du grand archipel étoilé.

Que cette certitude physique inspire à nos âmes une sympathie plus directe, plus humaine, envers les mondes qui rayonnent dans la nuit, et que jusqu'ici nous regardions vaguement comme nous étant étrangers ! Ce sont là les résidences des humanités nos sœurs, les résidences les moins lointaines ! En regardant une étoile qui se lève à l'horizon, nous sommes dans la même situation qu'un observateur qui contemple de son balcon les arbres d'un lointain paysage, ou qui se penche sur le parapet du navire ou de l'aérostat pour examiner un vaisseau sur la mer ou un nuage dans l'atmosphère ; car la Terre est un navire céleste qui vogue dans l'espace, et nous regardons à côté d'elle, quand nos yeux se portent sur les autres mondes qui apparaissent et disparaissent suivant notre sillage. Oui, ces autres mondes sont autant de terres analogues à la nôtre, bercées dans l'étendue sous les rayons du même soleil, et toutes ces étoiles scintillantes sont des soleils autour desquels gravitent des planètes habitées. Sur ces mondes comme sur le nôtre, il y a des paysages silencieux et solitaires. A leur surface aussi sont disséminées des cités populeuses et actives. Là aussi il y a des couchants aux nuages enflammés et des levers de soleil aux magiques éblouissements. Là aussi il y a des mers aux profonds soupirs, des ruisseaux au doux murmure, de petites fleurs aux tendres corolles, baignant dans l'eau limpide leurs têtes parfumées. Là aussi il y a des bois ombreux sous lesquels réside l'inaltérable paix de la nature ; là aussi il y a des lacs au doux miroir qui semblent sourire aux cieux, et des montagnes formidables qui lèvent leur front sublime au-dessus des nuages chargés d'éclairs, et qui, du haut des airs tranquilles, regardent tout d'en haut. Mais en ces mondes variés, il y a de plus ces panoramas inénarrables, inconnus à la Terre, cette inimaginable variété de choses et d'êtres que la nature a développée à profusion dans son empire sans bornes. Qui nous révélera le spectacle de la création sur les anneaux de Saturne ? Qui nous révélera les métamorphoses merveilleuses du monde des comètes ? Qui nous développera les systèmes magiques des soleils multiples et colorés, donnant à leurs mondes les plus singulières variétés d'années, de saisons, de jours, de lumière et de chaleur ? Qui nous fera deviner surtout l'innombra-

ble variété des formes vivantes que les forces de la nature ont construites sur les autres mondes, avec la diversité spéciale à chaque monde dans son volume, son poids, sa densité, sa constitution géologique et chimique, les propriétés physiques de ses diverses substances, en un mot, avec l'infinie variété dont la matière et les forces sont susceptibles ? Les métamorphoses de l'antique mythologie ne sont qu'un rêve, comparées aux œuvres universelles de la nature céleste.

Nous avons esquissé aujourd'hui la situation cosmographique de l'âme en son incarnation terrestre. Notre prochaine étude aura pour objet la nature même de l'âme, et résoudra par elle-même les objections résumées plus haut. C'est en étudiant séparément les différents points du grand problème, que nous pourrons parvenir à la solution attendue depuis tant de siècles.

CAMILLE FLAMMARION.

---

## Revue de la Presse.

---

### RÉINCARNATION. - PRÉEXISTENCE.

(Deuxième article, voir la *Revue* de novembre 1869.)

L'idée de la réincarnation est si naturelle que sans la tyrannie exercée sur nous par l'habitude d'idées contraires que l'éducation nous imposa dès notre enfance, nous l'accepterions sans effort. « Il n'est pas plus surprenant de naître deux fois qu'une ; tout est résurrection dans la nature. » Ces paroles que Voltaire (voyez *la Princesse de Babylone*) met dans la bouche du Phénix au moment où il renaît de ses cendres, ne vous semblent-elles pas, dans leur simplicité et leur énergique concision, l'expression même de la vérité ?

Que de problèmes dans notre destinée, impossibles à résoudre d'une manière satisfaisante par une autre doctrine, et dont celle-ci nous fournit une solution rationnelle ! Que d'obscurités elle éclaire ! Que de difficultés elle lève !

« A la vérité, dit Montaigne, je treuve si loing d'Epaminondas, comme je l'imagine, jusqu'à tel que je cognois, je dis capable de sens commun, que j'enchéris volontiers sur Plutarque ; et dirais qu'il n'y a plus de distance de tel à tel homme qu'il n'y a de tel homme à telle beste ; et qu'il y a autant de degrés d'esprits qu'il y a d'ici au ciel de brasses, et autant innumérables. »

Quelle distance, en effet, entre le Hottentot stupide et l'intelligent Européen ! entre Dumolard et Socrate !

Comment expliquer cette inégalité dans le développement intellectuel et moral, que dans certains cas on serait tenté d'appeler une inégalité de nature, si l'on n'admet pas qu'il y a entre l'esprit inférieur et l'esprit supérieur, le même rapport qu'entre l'enfant et l'homme fait, et quelquefois entre l'homme et l'ange ? si l'on n'ad-

met pas que le dernier a plus longtemps vécu que le premier et a pu progresser dans un plus grand nombre de vies successives ?

Dira-t-on que c'est un effet de la différence d'organisation physique et d'éducation ? Nous répondrions à cela que ces causes peuvent tout au plus expliquer les supériorités apparentes, mais non les réelles.

L'organe sert plus ou moins bien la faculté, mais ne la donne pas : nous l'avons surabondamment démontré. De telle sorte qu'un esprit très développé, dans un corps mal conformé, peut faire un homme fort ordinaire, tandis qu'un esprit relativement moins avancé, servi par des bons organes, fera un homme qui lui sera en apparence de beaucoup supérieur. Mais cette fausse supériorité, qui ne consistera que dans la faculté d'expression et non dans la puissance de penser, ne fera illusion qu'à l'observateur superficiel et ne trompera pas l'esprit pénétrant. « Il n'est pas douteux, dit J. Simon, qu'il y ait des esprits d'élite dont la valeur demeurera toujours inconnue, parce la faculté d'expression leur manque. On voit de ces âmes pleines d'idées, que le vulgaire dédaigne, et qui passent pour inférieures et dénuées de sens, quoique les esprits pénétrants saisissent quelquefois dans leur langage, des traits d'une force incomparable. On se demande, en pensant à elles, si on n'est pas en présence d'un Génie enchanté *sous une forme qui l'empêche de se manifester dans sa puissance et sa splendeur.* »

D'ailleurs, ne sait-on pas que Socrate avait reçu de la nature un corps dont toutes les impulsions le portaient à la débauche, et que de ce libertin que la nature semblait avoir voulu faire de lui, le fils de Sophronisque fit un sage, le modèle des hommes ?

Quant à l'éducation, n'avons-nous pas tous les jours sous nos yeux, la preuve que si son influence est grande, elle ne va pas pourtant jusqu'à changer complètement la nature de l'homme, à faire d'un scélérat un prix Monthyon et d'un idiot un Newton ?

Que d'honnêtes gens qui n'ont jamais reçu de leçons de personne ! combien même ont été obligés de combattre contre de pernicious enseignements ! et que d'infâmes coquins qu'on a élevés avec tous les soins imaginables ! Commode n'était-il pas le fils et le disciple de Marc-Aurèle ? et peut-on faire un mérite aux leçons des jésuites, ses maîtres, de l'indépendance de pensée de Voltaire, de son horreur pour l'intolérance et le fanatisme religieux, et de son mépris des superstitions ?

Qui fut le précepteur du bûcheron Lincoln, de son successeur, le

tailleur Johnson, et de leur illustre compatriote, le forgeron Elihu Burrit, le promoteur de la société de la paix universelle ?

Et n'y a-t-il pas des hommes dont on peut dire qu'ils se ressouviennent plutôt qu'ils n'apprennent ? Mozart, par exemple, qui naît grand musicien, et Pascal qui, à l'âge de neuf ans, sans avoir jamais lu aucun livre de mathématiques, seul, sans le secours d'aucun maître, arrive jusqu'à la trente-deuxième proposition d'Euclide et invente la géométrie !

En 1868, les journaux français nous ont entretenus, d'après un journal anglais de médecine, le *Quarterly*, d'un phénomène bien étrange. C'est une petite fille dont le docteur Hun nous fait connaître l'étonnante histoire. Jusqu'à l'âge de trois ans, elle est restée muette et n'a pu parvenir à prononcer que les mots *papa* et *maman*. Puis, tout à coup, elle s'est mise à parler avec une volubilité extraordinaire, mais dans une langue inconnue n'ayant aucun rapport avec l'anglais. Et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'elle se refuse à parler cette dernière langue, la seule pourtant qu'on lui parle, et oblige ceux avec qui elle vit, par exemple, son frère, un peu plus âgé qu'elle, à apprendre la sienne où l'on trouve quelques mots de français, quoique, au dire de ses parents, on n'en ait jamais prononcé aucun devant elle.

Comment expliquer ce fait autrement que par le souvenir d'une langue que cette enfant aurait parlée dans une existence antérieure ? - Il est vrai qu'on peut le nier. Mais la petite fille existe ; c'est un journal sérieux, un journal de médecine qui le rapporte, et la négation est un moyen bien commode et dont on fait peut-être un trop fréquent usage. Il est dans beaucoup de cas l'équivalent du diable, ce *Deus ex machinâ* qui vient toujours à point pour tout expliquer et dispenser de l'étude.

Du reste, il est des hommes qui affirment avoir conservé le souvenir d'autres existences. Ceci est plus fort. La lettre de M. Ponson du Terrail, dont j'ai parlé plus haut, en est une preuve. On peut dire aussi qu'il a voulu plaisanter. Mais que ne peut-on pas dire ?

Le poète Méry affirmait également qu'il se souvenait d'avoir successivement vécu à Rome du temps d'Auguste et dans l'Inde où il avait été brahme. Peut-être encore une plaisanterie ?

Mais ce qui ne peut pas en être une, c'est le fait suivant dont j'ai été le témoin. J'étais à Pau, chez une parente. Dans la même pièce que moi se trouvaient une des filles de ma parente, âgée de dix ans, et le petit garçon d'un voisin, ouvrier relieur, qui n'en

n'avait pas encore trois. Ces enfants jouaient et je ne m'en occupais pas, quand, tout à coup, mon attention fut attirée par une altercation singulière qui s'éleva entre eux. Le petit garçon soutenait, en se fâchant tout rouge contre la petite fille qui refusait de le croire, qu'il se souvenait d'avoir été soldat et d'avoir été tué. Il donnait des détails et citait des lieux. Je crus devoir intervenir. Je lui fis demander ce qu'était son père à l'époque dont il parlait. Il répondit qu'alors son père n'était pas son père ; que c'était lui qui était père. Et comme j'insistais pour qu'il expliquât pourquoi ayant été tué, il était de nouveau vivant, et petit après avoir été grand. « Je n'en sais rien, dit-il ; j'ai été soldat et j'ai été tué ; j'étais grand et je suis petit ; c'est Dieu qui l'a voulu. » Et il frappait de son petit pied avec colère, parce que nous refusions de croire à ses paroles.

Le lendemain, je voulus reprendre avec lui la même conversation. Il me regarda d'un air étonné, et ne comprit pas plus que si je lui avais parlé grec.

Comment supposer qu'un enfant de cet âge voulût plaisanter sur un tel sujet ? Et n'est-il pas plus raisonnable de penser que le voile qui nous cache notre passé s'était un instant soulevé pour lui ?

Le souvenir d'existences passées, quoique très rare, l'est pourtant moins qu'on ne pense : l'histoire en fournit des exemples, et il n'est pas impossible que quelqu'un de mes lecteurs ait été comme moi à même d'en constater.

Maintenant, je le demande, de toutes ces considérations et de tous ces faits réunis auxquels on pourrait en ajouter beaucoup d'autres, ne découle-t-il pas la conséquence légitime et irrésistible que la réincarnation est une réalité, et que dès lors il n'est pas surprenant qu'à toutes les époques de l'histoire il se soit trouvé des esprits élevés dont elle a constitué la foi ?

Bien plus, quand on y réfléchit sérieusement, on arrive à se convaincre que non-seulement cette croyance est vraie, mais encore qu'il est impossible qu'elle ne le soit pas.

Si elle est fausse, comment comprendre la justice de Dieu ? Nous avons reconnu l'absurdité des peines éternelles ; mais même avec des peines et des récompenses temporaires, pour qu'elles pussent être justement appliquées, ne faudrait-il pas, puisqu'il n'y a qu'une seule épreuve, que nous la subissions tous dans les mêmes conditions de durée, d'obstacles à vaincre, de difficultés à surmonter, et que chacun de nous entrât dans la lice armé des mêmes facultés et



avec le même poids à porter ? - Eh bien, nous savons tous que cela n'est pas. Est-il besoin de le démontrer ?

Le seul moyen de sortir de la difficulté est donc de reconnaître la vérité de cette idée si naturelle et si juste, que les épreuves sont multiples ; que ceux que nous voyons entrer dans la lice avec de plus grandes facultés sont de vieux lutteurs qui les ont acquises par des efforts antérieurs, tandis que ceux qui y entrent avec des facultés moindres sont des débutants qui n'ont pas le droit d'être jaloux des richesses de leurs aînés, puisqu'il ne tient qu'à eux d'en acquérir autant, en suivant leur exemple.

Quant aux diverses positions sociales, elles ne sont que des épreuves diverses auxquelles l'esprit est soumis, selon le besoin ; par lesquelles nous passons alternativement, tantôt pauvres, tantôt riches, tantôt puissants, tantôt faibles, tantôt maîtres, tantôt esclaves, tantôt doués d'une organisation physique qui, laissant à nos facultés tout leur essor, nous permet de jouer un rôle brillant sur la scène du monde ; tantôt, au contraire, gênés par des organes rebelles, et condamnés à une impuissance et à une infériorité d'autant plus pénible, que nous pouvons quelquefois avoir le sentiment de notre supériorité réelle.

Du reste, le ciel ne peut pas être un lieu fermé dont Dieu nous ouvre ou nous ferme à son gré la porte ; on ne peut le concevoir que comme un état supérieur de l'âme, qu'il dépend de nous d'atteindre, en nous purifiant de nos souillures et en arrivant à cette hauteur intellectuelle et morale, qui constitue la nature que nous sentons devoir être immédiatement au-dessus de la nature humaine et que nous désignons sous le nom de nature angélique.

Oui, nous sommes, pour me servir d'une expression de Dante, la chenille destinée à former l'angélique papillon qui vole vers la Justice sans que rien puisse lui faire obstacle !

Toutefois, si nous voulons bien réfléchir aux efforts qu'exige, je ne dirai pas l'anéantissement, mais seulement la diminution du plus petit de nos défauts et l'accroissement, non l'acquisition, de la moindre de nos qualités, nous pourrions comprendre combien d'existences sont nécessaires pour combler la distance qui sépare le Hottentot, esprit peut-être au début dans l'humanité, de Socrate, ange sans doute descendu des cieux pour nous servir de modèle et de guide.

L'effort, voilà la loi, la condition indispensable du progrès de l'Esprit ; et, dans les phases inférieures de son existence, cet effort

nécessaire ne pourrait pas se produire sans les réincarnations ; je le démontrerai dans l'article suivant où je traiterai de la nature des peines et des récompenses futures.

En attendant, je crois pouvoir clore cet article en disant que la seule chose qui doive nous préoccuper sur cette terre, puisqu'elle est le lieu de l'épreuve, c'est de tirer le meilleur parti possible de la position quelle qu'elle soit, dans laquelle nous a placés celui qui connaît mieux que nous ce qu'il nous faut et pour qui il ne peut pas y avoir de préférés. « Souviens-toi, dit l'esclave Épictète, de jouer avec soin le rôle que le souverain maître a imposé : fais-le court, s'il est court ; long, s'il est long. S'il t'a donné le personnage d'un mendiant, tâche de t'en bien acquitter ; sois boiteux, prince ou plébéien, s'il l'a voulu. Ton affaire est de bien jouer ton rôle et la sienne de le choisir. »

VICTOR TOURNIER.

---

## Séance annuelle commémorative des morts.

---

### COMMÉMORATION SPÉCIALE DE M. ALLAN KARDEC.

Comme les années précédentes, la Société parisienne des Études spirites s'est réunie spécialement le 1<sup>er</sup> novembre, en vue d'offrir un pieux souvenir à ses collègues décédés.

A cette occasion a été donné lecture : 1<sup>o</sup> du discours d'ouverture, prononcé par M. Allan Kardec à la séance du 1<sup>er</sup> novembre 1868, intitulé : *Le Spiritisme est-il une religion ?* 2<sup>o</sup> d'une communication spontanée dictée, par M. Dozon, sur la solennité de la Toussaint, en 1865, et qui est lue chaque année à la séance commémorative ; 3<sup>o</sup> d'une remarquable communication sur *l'appréhension, de la mort*, signée Guillaumin et obtenue par M. Leymarie (Voir la *Revue* de décembre 1868).

Après avoir appelé les bénédictions de Dieu sur l'assemblée, et remercié notre président spirituel, saint Louis, de son concours habituel, la société s'est fait un devoir de donner par une commémoration spéciale, un témoignage particulier de reconnaissance à la mémoire de M. Allan Kardec.

Se faisant l'interprète des sentiments généraux, un des membres du comité a prononcé l'allocution suivante :

« Mesdames et Messieurs,

« Dans cette séance spécialement consacrée à donner des marques de notre reconnaissance aux Esprits qui veulent bien nous prêter leur concours, à honorer la mémoire de nos collègues décédés et de tous ceux qui, par leurs travaux, se sont rendus dignes de l'admi-

ration des hommes, nous devons un témoignage particulier de sympathie et de vénération à l'homme honnête par excellence dont les travaux ont acquis une célébrité universelle, à l'Esprit éminent qui, dans le monde de l'espace comme sur terre, a consacré son temps et ses facultés à l'œuvre bénie de la moralisation et de la régénération de l'humanité.

« Vous l'avez tous reconnu, ce penseur laborieux dont le nom est sur toutes les lèvres, ce philosophe convaincu et consciencieux dont les enseignements ont trouvé un écho chez tous les véritables amis du progrès, c'est Allan Kardec, l'immortel auteur du *Livre des Esprits*.

« Après avoir usé sa vie à la coordonnation méthodique de la doctrine spirite, à consoler les affligés, à rassurer les Esprits rongés par le doute et l'incrédulité, en substituant à l'incertitude et à la négation concernant l'avenir de l'âme, une croyance raisonnée fondée sur les lois mêmes de la nature, il est allé dans le monde de l'erraticité, recueillir la récompense bien méritée, la sanction de la mission accomplie, et réunir les éléments nécessaires pour contribuer encore, comme Esprit, à faire de l'humanité un seul peuple de frères, marchant solidairement à la conquête de l'avenir.

« Homme, il sut se faire apprécier et aimer, non-seulement par ceux qui le connaissaient personnellement, mais encore par ses nombreux correspondants, par tous ceux enfin qui ont trouvé dans ses ouvrages, la consécration de leurs aspirations les plus légitimes.

« Sans souci des critiques de ceux qui, par orgueil ou par préjugé, se refusent à comprendre notre insatiable avidité de connaître, il élevait plus haut ses contemplations. Les obstacles qu'il a eu à surmonter, les déceptions devant lesquelles tant de penseurs sérieux se sont laissé abattre, ne l'atteignaient pas. Devant la grandeur du but, il oubliait toutes les difficultés de la route.

« Esprit, il n'a pas tardé à nous donner de nouvelles preuves de son zèle et de son dévouement infatigables. Dans tous les centres, dans tous les pays, il est allé sanctionner par des communications d'une incontestable élévation, la vérité des enseignements qu'il a popularisés de son vivant. Esprit conciliant et persuasif, il enseigne à tous la tolérance et la solidarité. Convaincu plus que jamais que l'intérêt personnel doit s'effacer devant l'intérêt général, continuant son apostolat sous une nouvelle forme, il va en tous lieux, encourager les uns, instruire les autres et donner à tous des preuves irrécusables de son affection et de son dévouement.

« A toutes les époques de transition, des Esprits supérieurs, prophètes, messies, missionnaires du progrès, apparaissent dans l'humanité pour rendre populaires les croyances acceptées par un

petit nombre. Tels furent, dans l'antiquité, Socrate, Platon, Moïse, le Christ, tous les grands génies qui se sont immortalisés par leurs actions, et plus récemment Jean Huss, Galilée, Newton, Leibnitz, et tant d'autres dont les travaux sont l'objet d'une admiration bien légitime.

Tel est déjà pour nous qui l'avons connu, tel sera pour les générations futures, lorsque les croyances spirites seront généralement adoptées, l'Esprit de celui dont nous honorons aujourd'hui la mémoire.

« Cher et vénéré maître, vous êtes ici présent, quoique invisible pour nous. Depuis votre départ, vous avez été pour tous un protecteur de plus, une lumière sûre, et les phalanges de l'espace se sont accrues d'un travailleur infatigable. Comme sur terre, sans blesser personne, vous savez faire entendre à chacun les conseils convenables, vous tempérez le zèle prématuré des ardents, vous secondez les sincères et les désintéressés, vous stimulez les tièdes ; vous voyez, vous savez aujourd'hui tout ce que vous prévoyiez naguère encore. Vous, qui n'êtes plus sujet aux incertitudes, soyez notre guide et notre lumière, et par vos conseils, sous votre influence, nous avancerons à pas certains vers les temps heureux promis à l'humanité régénérée. »

---

Après les prières d'usage (voir la *Revue spirite* de novembre 1865), un certain nombre de communications furent obtenues par les médiums présents. Le défaut d'espace ne nous permettant pas de les reproduire toutes, nous nous bornerons à la publication des deux suivantes, qui nous ont paru devoir plus particulièrement intéresser nos lecteurs :

---

#### LA FÊTE DES MORTS N'EST PAS DANS LES CIMETIÈRES.

C'est fête aujourd'hui dans les asiles consacrés au repos des morts ; la foule se presse, les toilettes brillent ; on parcourt les champs funèbres à pas lents, et il semble que cette affluence devrait remplir de joie les âmes de ceux qui ne sont plus au nombre des incarnés ! Cependant, comme ils sont peu nombreux les Esprits qui de l'espace, viennent se réunir à leurs anciens amis de la terre ! Les humains sont innombrables, et presque joyeux ou tout au moins indifférents ; un bourdonnement immense s'élève au-dessus de la foule. Mais de quoi s'occupent donc tous ces gens ; quel sentiment les a réunis ? Pensent-ils aux morts ? Oui, puisqu'ils sont venus ! Mais la pensée salutaire s'est bien vite éclipsée ; et si quelques noms inscrits sur les pierres tumulaires, provoquent les exclamations du passant insou-

cieux, il lance dans l'éther avec la fumée de son cigare, quelques réflexions banales, quelque éclat de rire sans écho !...

Dans ce tohu-bohu naissent toutes les pensées, tous les sentiments, toutes les aspirations, sauf le recueillement, le sentiment religieux, l'aspiration à la communion intime avec ceux qui sont partis. Beaucoup de curieux, mais bien peu qui possèdent la religion du souvenir !... Aussi les morts qui ne se sentent pas appelés, sont-ils partout ailleurs qu'aux cimetières, et le plus grand nombre de ceux qui planent dans l'espace ou qui circulent dans les étroites allées, sont fatalement rivés par les passions terrestres, à la dépouille mortelle qu'ils aimèrent jadis.

Des ris, des discours oiseux parmi les vivants ; des cris de douleur et de rage chez le plus grand nombre des morts ; un spectacle sans intérêt pour tous, une visite de forme pour quelques-uns, d'habitude pour la plupart, voilà le tableau que présentent les cimetières parisiens, le jour des Morts !...

Il y a fête cependant sur terre et dans l'espace ; fête pour les Esprits qui, ayant accompli la mission acceptée, expié le mal d'une autre existence, sont revenus dans le monde de la vie réelle et normale avec quelques fleurons de plus. C'est fête pour les saints que l'humanité entière a consacrés, non pour une abnégation sans utilité et un isolement égoïste, mais pour leur dévouement à tous, pour leurs travaux féconds, pour leurs enseignements persévérants, pour leur lutte incessante contre le mal, pour le triomphe du bien. Pour ceux-là il y a fête dans l'espace, comme il y a fête sur la terre pour tous ceux qui, éclairés sur les grandes lois par lesquelles sont régis les univers, appellent dans leur for intérieur la visite de ceux qu'ils ont tant aimés et qui ne sont pas perdus pour eux. Il y a fête pour les spirites qui croient et qui pratiquent. Il y a fête pour les Esprits qui instruisent et qui continuent dans l'espace l'œuvre de régénération commencée ici-bas !...

O mes amis, dans le champ des morts, en ces jours consacrés par l'usage, tout est bien du domaine de la mort dans son sens le plus étroit !... Le vêtement dédaigné par l'Esprit n'est plus, et la croyance est nulle au cœur des visiteurs ; ce sont des morts qui n'ont de la vie que les apparences terrestres ; car la vie réelle, la grande vie de l'âme, est encore inconnue pour le plus grand nombre.

Nous vivons, nous qui pensons, nous qui progressons, nous qui travaillons de concert à poser la base des progrès futurs ; et ils meurent eux, ou plutôt ils vont mourir au passé pour naître, grâce au Spiritisme, à l'avenir qui porte dans son sein la source féconde de toute perfection.

La mort n'est plus ; la désagrégation qui porte ce nom, restitue à

la terre les éléments que le corps matériel y a puisés ; mais l'âme en qui réside la vie, l'âme qui est l'être tout entier, édifice incessamment perfectionné par l'épreuve humaine, l'âme au seuil de la mort, émerge dans la vie réelle et sans fin de l'erraticité !... MOKI.

---

LA COMMUNION DE PENSÉES.

(Méd., M. Leymarie.)

Rarement, il m'a été donné cette jouissance de venir parmi vous, messieurs les spirites. Je n'étais un des vôtres qu'à peu près ; aujourd'hui, je suis un adepte complet, ce dont je me félicite. Quelques points nous séparaient seulement ; pour moi, nos ancêtres celtiques étaient des croyants à l'immortalité de l'âme, et la réincarnation leur semblait la loi des lois. Fils de Gaulois, ayant vécu comme Gaulois aux derniers jours du moyen âge, je viens affirmer la doctrine préconisée aujourd'hui ; elle fut, elle est la grandeur du maître Allan Kardec ; son esprit judicieux, laconique, en a prouvé la réalité. Il est parmi nous, lisant en votre esprit la pensée profonde, inaperçue ; et je puis le répéter avec orgueil, je communie avec lui par la pensée.

La communion de pensées, quelle idée profonde ! quel radicalisme dans la philosophie libérale et rénovatrice de notre société déchirée, endolorie, meurtrie par les dissidences, par les frontières matérielles, fictives, que les intérêts ont élevées entre tous les peuples. Je ne nie point le caractère propre à chaque pays ; comme Henri Martin, mon honorable ami, si prudent, si logique, je reconnais le génie particulier inhérent à chaque population, séparée des autres par des montagnes, des fleuves, des forêts immenses ; par ce don tout exceptionnel de la Providence, qui introduisait dans l'esprit général de chaque peuple, cet instinct original qui devait, par la suite des siècles, apporter un code régénérateur de l'humanité, code de justice, créant l'harmonie dans la diffusion par la divergence des couleurs ; et ce temps est arrivé où les frontières matérielles s'abaissent, ou les unités fluidiques semblent suivre la vapeur et l'électricité !

Montagnes, abîmes, mers, vous n'existez plus !... L'âme de Dieu s'universalise comme à travers les espaces, la pensée se traduit instantanément. Les Amériques sentent les pulsations du pouls européen, et le progrès, loi divine ! réunit les systèmes les plus opposés. Travail, industrie, science, mécanique, philosophie, sont à la marée montante, et tous vos chers condisciples de l'erraticité bénissent les promoteurs du progrès humain, ces génies disparus corporellement, mais qui président à toutes les phases humanitaires ;

et c'est en ce moment surtout que le Maître regrette son départ. Il y a divergence, séparation, lutte entre l'avenir qui surgit et le passé qui disparaît ; mais il sait que le but c'est la loi, et son amertume est adoucie en pensant que le temps, ce guérisseur infailible, sait user toutes les aspérités ; il sait, votre mort vénéré bien plus vivant que jamais, il sait que la lumière sortira des discussions animées, et que la justice réunira tous les hommes en faisceau devant cette désagrégation de l'ancien monde, qui mène les consciences au doute, à l'horreur de l'inconnu. Il sait, le Maître, que les morts vont vite, et, je le répète, je communie de pensée avec lui !

Institutions, formes, croyances surannées, tout meurt et tout se régénère ! Les couches terriennes sont remuées pour s'inoculer ce virus bienfaisant qui s'appelle lecture, savoir, science, jugement, et tous les disparus vont sans cesse frappant à toutes les consciences pour les réveiller et soulever le couvercle de plomb qui les couvrait.

Communion de pensées ! dernier mot de mes travaux de citoyen, deviens donc valeur intrinsèque, joyau national ; inspire mon pays, tous les pays unis comme leurs principes ; crée le bon vouloir, crée la justice, la concorde, l'amour ; fais qu'au lieu de vaines paroles, il y ait du dévouement, et le Maître satisfait verra, par la volonté de tous ceux qui aiment le calme, le vrai et la doctrine spirite, rayonner l'Esprit de solidarité, appelant la famille éternelle des morts et des vivants à concourir à l'édification future de la croyance et à la vie de l'erraticité à laquelle nous convions nos frères présents et absents !

Soyez spirites autant par vos actes que par vos paroles ! Unissez-vous, recueillez-vous, vous tous qui vous approchez de la tombe ; car cheveux blonds, cheveux blancs, vous sentez la vie éternelle, cette surprise du lendemain, surprise de la mort, rayonnement de la vie !...

JEAN REYNAUD.

---

## **Dissertations spirites.**

---

### **La Solidarité universelle.**

(Société spirite de Paris ; 29 octobre 1869.)

Les questions de l'origine de l'homme et de l'avenir de l'humanité ont une importance capitale, en ce sens que de leur solution, dépend une des phases principales de la morale et des lois qui déterminent les rapports des hommes entre eux, et ceux de l'humanité avec l'animalité.

Lorsque l'on rapportait toutes les créations à l'humanité, que l'univers et toutes ses splendeurs n'étaient faits que pour charmer ses yeux, l'homme, cette création supérieure, ce roi absolu de la nature animée et inanimée, existait surtout par l'orgueil et par l'égoïsme ; il était l'assemblage de toutes les perfections créées ! Dieu avait réuni en lui toutes les facultés, et n'avait rien fait que pour lui !...

Mais le progrès marche ; la science applique son verre grossissant sur toutes les lois ; elle fait apparaître une à une, toutes nos laideurs et sape toutes nos illusions. Ce n'est pas pour le plaisir de nos yeux que ces orbes d'or ont été créés ; des lois immuables et universelles les régissent comme elles nous régissent ; ils ont une vie à part, une existence propre, et des êtres aussi et plus avancés que l'humanité y poursuivent leur marche incessante à travers l'infini, à la conquête de tous les progrès ! L'orgueil et l'égoïsme universels de l'homme se trouvent réduits aux proportions terriennes ; l'homme n'est plus le maître de l'univers, n'ayant de supérieur que Dieu ; c'est une partie de la création supérieure, mais il n'est pas toute cette création, et il doit reconnaître que s'il a des inférieurs, il est assez imparfait pour avoir des supérieurs qui le distancent sur la route de la perfection !...

Hélas ! serait-il obligé de restreindre encore son empire ?... Au lieu d'être un dominateur terrien de par droit d'origine, ne serait-il qu'un parvenu ? Prendrait-il naissance dans ce chaos obscur qui s'agite à ses pieds ? Les intelligences qui l'entourent et qui s'élèvent à une hauteur remarquable chez des êtres soumis à sa domination, pourraient-elles un jour égaler la sienne ? N'est-il qu'un animal humain, et l'animal serait-il un homme futur ? Quelle perspective pénible pour les dédaigneux et les esprits étroits ! mais quelles nouvelles sources de jouissances intellectuelles ! quelle lueur immense permettant d'entrevoir davantage l'incrédible, pour les Esprits progressistes par excellence !...

Ces créatures inférieures, considérées jusqu'ici comme des produits informes de la divinité s'essayant à la création, ne seraient que les modes successifs d'un même être ?... Aucune ne serait privée du bénéfice de ses actes ?... Cet animal qui souffre, qui sent, qui aime, qui perçoit et se manifeste, pourrait, comme l'homme lui-même, faire son propre avenir par ses actes ? être l'instrument de son bonheur futur ? Qu'y a-t-il de révoltant dans une telle conception ? Et n'injuriez-vous pas Dieu, vous qui trouvez vil pour l'humanité de tirer son origine de l'animalité ? En quoi l'animalité, créée par la même puissance, serait-elle moins noble que l'humanité ?

Allez, depuis que *la terre tourne*, la morale a perdu l'apparence d'un nain pour prendre le corps d'un géant.



Poursuivez vos recherches ; étudiez, méditez sans cesse, et vous découvrirez que l'humanité n'est qu'un anneau de la chaîne immense, qui de l'infiniment petit (l'atome) conduit à l'infiniment grand (Dieu), et la morale sera sans limite, comme celui qui l'édicte !... CHANNING.

---

## Bibliographie.

---

### La Femme et la Philosophie spirite.

INFLUENCE DES CROYANCES PHILOSOPHIQUES SUR LA SITUATION DE LA FEMME DANS L'ANTIQUITÉ, AU MOYEN AGE ET DE NOS JOURS.

1 vol. in-12. Prix : 2 fr. 50. Librairie spirite, 7, rue de Lille.

Cet ouvrage, qui sera mis en vente à la *Librairie spirite*, le 10 décembre prochain, vient de nouveau confirmer les prévisions des Esprits en ce qui concerne l'essor de notre philosophie et l'application pratique de ses principes. Il y a peu de temps encore, ils nous annonçaient, en effet, qu'il se préparait plusieurs ouvrages sérieux sur la philosophie du Spiritisme où le nom de la doctrine serait hautement avoué et proclamé.

Le livre de M. H. V., tout en traitant spécialement la question si intéressante de l'avenir de la femme, est caractérisé par une démonstration rigoureuse de tous les principes de la doctrine et où les adeptes eux-mêmes trouveront des aperçus nouveaux. Dans ce plaidoyer en faveur de la femme, on reconnaît l'argumentation à la fois attrayante et serrée du penseur érudit qui veut réduire la réplique à ses dernières limites. L'auteur a certainement étudié sérieusement la question et l'a scrutée jusque dans ses plus minutieux détails. Il ne se borne pas à émettre son opinion ; il la motive, et donne la raison d'être à chaque chose.

L'ouvrage de M. H. V. marquera dans les annales du Spiritisme, non-seulement comme premier en date dans son genre, mais surtout par son importance philosophique.

Nous regrettons que l'abondance des matières ne nous permette pas d'en reproduire autant de passages que nous l'eussions désiré ; nous nous bornerons aux citations suivantes, suffisantes pour en faire apprécier la valeur :

« *Sy Tayeb*. Mon ami, tu m'as promis d'écouter tout ce que je me propose de te dire sur la question des femmes. Depuis longtemps déjà, je ne cesse de répéter que nos coreligionnaires se conduisent à l'égard de leurs compagnes, comme de véritables bourreaux, et je consacre toutes mes facultés à solliciter une réforme.

« *Sy Ahmed*. Oui, je le sais ; mais tes opinions m'épouvantent, Tu oublies trop notre livre sacré, le Koran. Comment peux-tu man-

quer ainsi au respect que tu dois aux paroles de notre prophète, l'inspiré de Dieu ?

« *Sy Tayeb*. Je t'ai dit, à ce sujet, qu'il faut tenir compte des circonstances de temps et de lieu. Notre prophète Mohamed, à l'époque où il vivait, et au milieu de peuplades chez lesquelles les femmes étaient tombées en grand mépris, a pu dire ce qu'on lit dans le Koran ; mais ses enseignements, loin d'autoriser de nouveaux empiètements sur les libertés de la femme, restreignaient les abus qui existaient et cherchaient à donner quelques garanties au sexe opprimé ; mais nous ne sommes plus au commencement de l'ère musulmane.

« *Sy Ahmed*. Je ne sais ce qui se passe chez les autres peuples, mais représente-toi un peu les femmes de nos Arabes de la plaine, celles même des musulmans de la ville, et dis-moi ce qui arriverait si demain elles étaient libres comme des Françaises ?

« *Sy Tayeb*. Il y aurait certainement des excentricités commises, mais peut-être pas autant que tu peux le croire, et puis elles cesseraient bientôt, si les maris se montraient à la hauteur de leur mission, en se faisant les éducateurs de leurs femmes et de leurs filles.

« Ne sais-tu pas qu'un certain nombre de filles musulmanes, et qui, certes, ne sortaient pas de nos meilleures familles, se sont unies à des chrétiens dont quelques-uns occupent des positions élevées ? Ces femmes n'ont-elles pas adopté les coutumes françaises, au point que ceux qui ne les connaissent pas, les prennent pour des enfants de la France ? Ce que quelques-unes ont fait, toutes peuvent le faire.

« Au reste, je t'en prie, suis avec attention ce que je vais t'exposer.

« Les êtres humains se composent d'une âme ou Esprit et d'un corps.

« L'Esprit est immortel ; il est aussi immatériel, au moins pour nos sens ; le corps est matériel et périssable, ou plutôt il se désagrège à un certain moment et ses molécules vont se combiner avec d'autres éléments matériels.

« Les Esprits n'ont pas de sexe ; ils s'incarnent indistinctement dans des corps d'homme ou de femme comme ils le font dans des corps de race quelconque. C'est là ce qui résulte de l'enseignement des Esprits eux-mêmes, que l'on peut consulter à tout instant. L'observation et la réflexion nous amènent du reste facilement à le reconnaître.

« Comment se manifestent les qualités des âmes ? par les facultés morales et intellectuelles. Or, de tout temps, en tout lieu, n'a-t-on pas constaté que les femmes pouvaient avoir autant de valeur morale

que les hommes de leur entourage, et qu'en ce qui concerne l'intelligence, quelques-unes d'entre elles pouvaient être comparées aux hommes les mieux doués ? Qu'importe le nombre, dans ce dernier cas ; s'il varie, selon les circonstances sociales d'éducation ou le genre de vie imposé aux femmes, il suffit que certaines d'entre elles aient montré une puissance d'intellect égale à celle qu'on rencontre chez les hommes, pour qu'on puisse en conclure qu'il n'y a pas des Esprits hommes et des Esprits femmes, ces derniers forcément inférieurs aux premiers...

« ... La civilisation égyptienne faisait aussi à la femme une place honorable aux côtés de son compagnon d'existence. Nous pouvons en juger par la population qu'elle importa sur le territoire qui devint l'*Hellade*, la *Grèce*. Là, dès les temps dits héroïques, nous voyons les femmes décider de la paix ou de la guerre, inspirer des entreprises lointaines, en un mot exercer l'autorité la plus complète. En outre, le pouvoir de séduction de quelques-unes d'entre elles est tel qu'on les traite de magiciennes. L'enlèvement d'une princesse suffit pour entraîner une prise d'armes générale et provoquer l'événement le plus important de toute la première partie de l'histoire grecque. D'autres parts, la religion de ce peuple, l'ensemble de ses mythes souvent si pleins de charme, nous font bien vite comprendre ce qu'était la femme chez les Grecs ; car ceux-ci, on le sait, n'ont cherché, dans leurs créations religieuses, qu'à poétiser et même à diviniser ce qui se passait au milieu de leur propre société.

« L'Olympe, le séjour des dieux, présente autant de déesses que de divinités masculines. Et ces déesses remplissent des rôles tout aussi importants que ceux des dieux leurs proches. Si le Jupiter Tonnant fait trembler l'univers du froncement de ses sourcils, sa femme, la fière Junon, sait aussi commander, et lorsqu'elle s'avance majestueusement au milieu de l'assemblée des dieux, tous reconnaissent en elle leur véritable souveraine. Si Vénus, déliant sa ceinture, s'incline devant le chef suprême et l'implore, n'obtient-elle pas ce qu'elle veut aux applaudissements de tous ? La sagesse, fait très significatif, n'est-elle pas personnifiée dans une déesse, Minerve ? Et cette fille de Jupiter n'est-elle pas considérée dans l'Olympe, absolument comme le sont chez nous, les penseurs qui font progresser l'humanité ?

« Enfin, les divinités qui représentaient les sciences et les arts étaient les neuf Muses, jeunes vierges, filles de Jupiter.

« Dans tous les mythes, dans toutes les scènes de la vie supposée des êtres divins créés par l'imagination grecque, nous voyons la femme intervenir, et, dans beaucoup de circonstances, affirmer son intervention, sinon plus, au moins tout aussi énergiquement que le dieu, le demi-dieu ou le héros. Il est facile de le constater, par toutes

ces fables charmantes, qui avaient pour but de personnifier les forces de la nature dans des êtres extra-humains, la part faite à la femme est souvent plus importante que celle qui est attribuée à l'homme. Les sources, les végétaux, les divers éléments qui constituent notre globe, sont confiés à la direction de créatures super-terrestres, auxquelles on reconnaît le plus fréquemment le sexe féminin...

« ... D'après ce que nous venons de dire, on fait aux communications des Esprits le reproche d'être, en général, insignifiantes, monotones, banales. Nous dirons les motifs de cette objection ; voyons d'abord si les relations avec le monde invisible ne satisfont pas un grand nombre de personnes.

« Les communications avec les êtres pour lesquels nous avons une grande sympathie et qui ont quitté la terre, sont toujours très intéressantes pour ceux qui les reçoivent, bien que dépourvues d'intérêt pour le public ; elles sont comme ces lettres intimes, qui n'ont de charme que pour les personnes auxquelles elles s'adressent. Ces communications spirites, dont l'origine est presque toujours affirmée par certaines confidences, sont une source inépuisable de consolations ; elles certifient la perpétuité de l'âme individuelle et consciente, et ne font plus de la mort qu'une simple absence. Les relations avec les Esprits n'eussent-elles amené que ce résultat, le bienfait en est si grand, que nous devons y voir un nouveau témoignage de la bonté de Dieu et l'en remercier...

« ... On prétend aussi que les Esprits parlent souvent de leurs travaux et ne peuvent indiquer que d'une façon très sommaire en quoi ils consistent ! Cependant, si nous admettons qu'ils concourent à la formation des corps célestes, qu'ils sont chargés d'accomplir les lois de Dieu pour tout ce qui concerne les éléments primitifs matériels ou fluidiques qui nous entourent ; s'ils interviennent dans les actes de notre vie journalière ; s'ils vivent, s'ils étudient, s'ils progressent par tous les moyens que nous connaissons et par ceux qui nous sont inconnus, on peut affirmer avec certitude que les travaux des désincarnés sont au moins aussi nombreux que ceux des hommes les plus actifs.

« Mais les Esprits n'expliquent pas les procédés employés ; ils prétendent invariablement que nous ne les comprendrions pas.

« Il est facile de nous rendre compte de ce fait au moyen de la comparaison suivante, à laquelle nous pourrions avoir recours avec fruit chaque fois que nous nous plaignons de ne pas avoir, de la part du monde invisible, des explications suffisantes :

« Imaginons que nous ayons un moyen quelconque de correspondance avec les sauvages les plus arriérés de l'Océanie, et que nous voulions répondre à leurs questions. Ces sauvages ne connaissent d'autre occupation que la chasse, la pêche, l'anthropophagie ! Que

leur dirions-nous s'ils nous demandaient à quoi nous passons notre temps ? Comment leur ferions-nous comprendre que, parmi nous, les uns font du commerce, de l'industrie ; que d'autres s'occupent d'administration, d'arts, de sciences, d'études littéraires et philosophiques, etc. ? Quels termes pourrions-nous employer qui soient à la portée des Océaniens ? Il y aurait impossibilité complète ; nous serions réduits à leur faire savoir d'une manière générale que nous avons beaucoup à faire ; pour le moment, nous ne pouvons le leur expliquer ; mais, plus tard, ils feront comme nous, lorsqu'ils auront modifié leur état de société. Les sauvages ne seraient guère satisfaits de nos explications ; mais seraient-ils fondés à les mettre en doute ? Il en est de même entre nous et les Esprits !... »

H. V.

---

### Les Contemplations scientifiques.

Par C. Flammarion, 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, la librairie Hachette va faire paraître un nouvel ouvrage du jeune et éminent auteur de *La pluralité des mondes habités*, de *Dieu dans la nature*, des *Merveilles célestes*, etc., etc.

*Les Contemplations scientifiques*, ainsi que l'indique leur titre, joignent à l'argumentation serrée du savant, la profondeur de conception et l'élévation de pensée du philosophe spiritualiste. En parcourant ces pages éloquentes et poétiques, les spirites trouveront largement à glaner.

Après avoir affirmé et démontré la pluralité et la solidarité des mondes habités, M. C. Flammarion, dans la première partie de son nouvel ouvrage, nous fait assister à l'existence de nos inférieurs sur la terre, depuis l'infiniment petit visible seulement au microscope, depuis la plante rudimentaire et l'insecte, jusqu'aux animaux supérieurs qui précèdent immédiatement l'homme dans l'échelle de la création. Il consacre, à l'application industrielle des découvertes scientifiques modernes, la seconde partie de son livre. Bornés par l'espace, nous ne le suivrons pas dans cet ordre d'idées ; mais nous ne pouvons résister au désir de faire connaître son opinion sur la question à l'ordre du jour, du progrès infini de tout ce qui existe et de l'avenir de l'animalité.

M. Flammarion a bien voulu nous communiquer quelques épreuves de cette nouvelle et intéressante publication, et nous ne doutons pas que nos lecteurs ne nous sachent gré de leur en signaler les passages suivants :

#### LE MONDE DES PLANTES.

« La vie n'est pas seulement représentée sur la terre par les êtres animés qui marchent à la surface du globe, volent dans les airs, ou

nagent dans les profondeurs de l'onde. Composant un même ensemble, les animaux forment les gradins de la pyramide sur laquelle est assis l'homme, ce résumé supérieur de la série zoologique ; ils sont reliés entre eux par les mêmes caractères : le mouvement, la respiration, l'alimentation, les actes, de la vie animale, l'instinct et même la pensée pour un grand nombre d'entre eux ; ils sont rattachés à l'homme par les lois générales de l'organisation, et nous sentons qu'ils appartiennent au même système d'existence auquel nous appartenons nous-mêmes. Mais il est sur la terre une autre vie, bien différente de la précédente, quoiqu'elle en soit la base primitive et l'élément fondamental, une autre vie distincte de la nôtre, qui se perpétue parallèlement à la vie animale et semble se confiner dans une espèce d'isolement au milieu du reste du monde. C'est la vie des *Plantes*, de ces êtres mystérieux qui *nous ont précédés* dans cette création, et régnèrent longtemps en souverains sur les continents où depuis nous avons établi notre empire ; véritables racines de notre propre existence, par lesquelles nous suçons la sève nutritive de la terre ; sources sans cesse renouvelées de la vie qui rayonne sur le front de la nature ; créations qui constituent un règne intermédiaire entre le minéral et l'animal, et dont nous ne savons apprécier ni la valeur ni la réelle beauté...

« ... C'est qu'il y a dans cette loi qui préside à la vie, à la mort, à la résurrection des plantes, un caractère de grandeur, de prévoyance et d'affection, que la pensée humaine pressent sans pouvoir le saisir ; c'est qu'il y a dans ces êtres mystérieux qu'on appelle les *plantes*, un genre de vie latente et occulte qui étonne et remplit d'une étrange surprise l'esprit observateur...

« ... Les plantes, les animaux, a dit un poète allemand, sont les rêves de la nature dont l'homme est le réveil. Cette pensée profonde aura du retentissement dans notre âme, si nous consentons à descendre un instant de la vie humaine, et même de la vie animale, à l'observation de la vie végétale...

« ... Et ne croyez pas qu'elle subisse aveuglément, comme un objet inerte, les conditions d'existence qui lui sont imposées. Non : elle choisit, elle refuse, elle cherche, elle travaille...

« ... Écoutez, par exemple, cette histoire :

« Sur les ruines de New-Abbey, dans le comté de Galloway, croissait un érable au milieu d'un vieux mur. Là, loin du sol au-dessus duquel le monceau de pierres s'élevait encore de quelques pieds, notre pauvre érable mourait de faim, faim de Tantale, puisqu'au pied même du mur aride s'étendait la bonne et nourrissante terre.

« Qui dira les sourds tressaillements de l'être végétal qui lutte

contre la mort, ses tortures silencieuses et ses muettes langueurs galvanisées par la convoitise ? Qui saura raconter ici en particulier ce qui se passa dans l'organisme de notre pauvre martyr ; quelles attractions s'établirent, quelles facultés s'aiguïsèrent, quelles impérieuses lois se révélèrent, quelles vertus enfin furent créées ?... Toujours est-il que notre érable, érable énergique et aventureux s'il en fut, voulant vivre à tout prix et ne pouvant attirer la terre, marcha, lui, l'immobile, l'enchaîné, vers cette terre lointaine, objet de ses ardents désirs.

« Il marcha ? non ; mais il s'étira, s'allongea, tendit un bras désespéré. Une racine improvisée pour la circonstance fut émise, poussée au grand air, envoyée en reconnaissance, dirigée vers le sol, qu'elle atteignit... Avec quelle ivresse elle s'y enfonça ! L'arbre était sauvé désormais. Nourri par cette racine nouvelle, il se déplaça, laissa mourir celles qui vainement plongeaient dans les décombres ; puis se redressant peu à peu, il quitta les pierres du vieux mur et vécut sur l'organe libérateur, qui bientôt se transforma en un tronc véritable.

« Que pensez-vous de cette persistance ? Ne trouvez-vous pas que cet instinct ressemble fort à celui de l'animal, et même, osons l'avouer, à la volonté humaine ?...

« Sous ces manifestations d'une vie inconnue, le philosophe ne peut s'empêcher de reconnaître dans le monde des plantes, un chant du chœur universel. C'est un monde d'une réalité vivante, plus touchante qu'on n'est porté à le croire, que ce règne végétal, harmonique, doux et songeur, qui, sur les degrés inférieurs à l'animalité, semble rêver dans l'attente de la perfection entrevue. Sans doute il ne faut pas tomber dans l'excès d'une école de l'antiquité qui, sous l'autorité d'Empédocle, n'hésitant pas à accorder aux plantes des facultés d'élite, les avait humanisées, et même divinisées. Non ; les plantes ne sont ni des animaux ni des hommes : une distance immense les sépare de nous ; mais elles vivent d'une vie que nous ne savons pas apprécier, et nous serions bien étonnés s'il nous était permis d'entrer un instant dans les secrets du monde végétal, et d'écouter ce que peuvent dire en leur langue, les petites fleurs et les grands arbres.

#### INTELLIGENCE DES ANIMAUX.

« Des degrés inférieurs de la série zoologique, dont nous venons d'avoir un aspect particulier dans notre précédente étude sur la vie des insectes, élevons-nous plus haut, et mettons-nous maintenant en relation avec les manifestations plus élevées de la vie terrestre.

« La nature entière est construite sur le même plan, et manifeste

l'expression permanente de la même idée. La grande loi d'unité et de continuité se révèle non-seulement dans la forme plastique des êtres, mais encore dans la force qui les anime, depuis l'humble végétal jusqu'à l'homme le plus éminent. Dans la plante, une force organique groupe les cellules suivant le mode de chaque espèce, en s'approchant vers le type idéal du règne. Le cèdre au sommet du Liban, le saule au bord des rivières, les arbres des forêts profondes et les fleurs de nos jardins rêvent, assoupis aux limbes indécises de la vie. Chez un certain nombre, on constate des mouvements spontanés et des expressions qui paraissent révéler en elles quelque apparition rudimentaire du système nerveux. Les degrés inférieurs du règne animal, qui habitent les mobiles régions de l'Océan, les zoophytes, semblent appartenir sous certains aspects au monde des plantes. A mesure qu'on s'élève sur l'échelle de la vie, l'*esprit* affirme peu à peu une personnalité mieux déterminée ; il atteint son plus haut développement dans l'homme, dernier anneau de l'immense chaîne sur la terre.

« Cette contemplation de la vie dans la nature, embrasse sous une même conception l'ensemble des êtres, et nous met en relation avec l'unité vivante manifestée sous les formes terrestres et sidérales. Inspirée et affirmée par les fécondes découvertes de la science contemporaine, elle surpasse majestueusement les idées d'un autre âge, qui morcelaient la création et ne laissaient subsister que l'homme sur le trône de l'intelligence. Nous savons aujourd'hui que l'homme n'est pas isolé dans l'univers ni sur la terre ; il est rattaché aux autres mondes par les liens de la vie universelle et éternelle, et à la population terrestre par ceux de l'organisation commune des habitants de notre planète. Il n'y a plus un abîme infranchissable entre l'homme et Jupiter, ni entre l'homme blanc et l'homme noir, ni entre l'homme et le singe, le chien ou la plante. Tous les êtres sont fils de la même loi, et tous tendent au même but, la perfection.

« La réaction théologique du dix-septième siècle avait séparé rigoureusement l'homme de ses aînés dans l'œuvre inexplicée de la création. Descartes représenta les animaux comme de simples machines vivantes. De grandes discussions s'élevèrent sur la question de l'âme des bêtes, et de temps en temps nous retrouvons aujourd'hui sur les quais les pièces variées de cet immense plaidoyer. Des nombreux traités écrits à cette époque sur ce sujet, nous citerons surtout celui du P. Daniel, disciple de Descartes, qui complète son voyage à la Lune, et celui du P. Boujeaut, qui prend le parti des bêtes... et même leur trouve tant d'esprit qu'il finit par voir en elles, l'incarnation des diables les plus malins...

« ... Les animaux sont doués de la faculté de penser ; en eux



réside une âme, différente de la nôtre (et peut-être si différente que nulle comparaison ne puisse être établie). La faculté de penser se montre en des degrés divers suivant les espèces, et là reste la grande difficulté du sujet ! Car en accordant une âme au chien, nous sommes conduits de proche en proche à en accorder une à l'huître, et si l'huître est animée par une monade spirituelle, en adoptant même la classification de Leibnitz, nous ne voyons pas pourquoi la sensitive, la rose, en seraient privées. Voici donc une série d'âmes immortelles en nombres incalculables, dont nous serions bien embarrassés si nous étions obligés de diriger leurs métempsycoses. Fort heureusement que le mystérieux auteur de la nature ne nous a pas laissé cet embarras, tout en nous laissant la faculté de rêver et de conjecturer.

Cette étude n'aurait pas de bornes, si nous nous laissions aller à présenter ici tous les matériaux que nous avons sous la main en faveur de l'âme des animaux supérieurs. Nous ne pouvons que reléguer ces faits si nombreux aux notes complémentaires auxquelles nous renvoyons. Par l'amitié comme par la haine, par l'attachement singulier que des espèces différentes d'animaux se sont porté elles-mêmes, on est autorisé à admettre chez les animaux des facultés intellectuelles analogues aux nôtres. Cette question comporte l'un des plus curieux et des plus graves problèmes de la philosophie naturelle. Concluons en déclarant que Buffon s'est trompé en osant dire, après avoir exposé les actions raisonnées du pongo : « cependant le pongo ne pense point ; » et que le grand Leibnitz était dans l'erreur lorsqu'il affirmait que « le plus stupide des hommes est incomparablement plus raisonnable et plus docile que la plus spirituelle des bêtes. » Il est certain qu'il y a de par le monde des hommes grossiers, bruts, plus méchants et moins intelligents que certaines bêtes de bonne nature. « C. FLAMMARION. »

---

### Avis

La *Revue spirite* commencera le 1<sup>er</sup> janvier prochain sa treizième année. MM. les abonnés qui ne voudraient pas éprouver du retard sont priés de renouveler leur abonnement avant le 31 décembre.

ERRATUM. - *Revue spirite* de novembre 1869, page 337, ligne 2, au lieu de Paris, 14 septembre, lisez : Paris, 4 octobre.

*Pour le Comité d'administration, le Secrétaire-gérant : A. DESLIENS.*

---